

# À propos des « quatre espèces d'amour » selon Stendhal

メタデータ	言語: fra 出版者: 公開日: 2019-06-05 キーワード (Ja): キーワード (En): 作成者: メールアドレス: 所属:
URL	<a href="https://doi.org/10.24517/00054287">https://doi.org/10.24517/00054287</a>

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 3.0 International License.



## À propos des « quatre espèces d'amour » selon Stendhal

Yuichi KASUYA

### I.

Peu de gens prennent vraiment au sérieux le classement stendhalien de l'amour en quatre « espèces », qui figure au chapitre premier de son traité *De l'amour*. Il serait de bon goût de sourire et de passer sous silence un tel sujet qui aurait plutôt sa place dans un salon où l'on apprécie les traits d'esprit.

Mais est-il absolument impossible d'accorder quelque crédit à cette classification? Nous tenterons ici de comprendre ce que signifiaient ces quatre amours pour Stendhal.

Cette typologie resurgit quelquefois sous la plume de Stendhal, avec plus ou moins de changements dans les nuances ou au niveau des appellations. Les exemples cités et les explications présentent des variations, mais Stendhal distingue toujours quatre « espèces » d'amour. Selon le texte définitif de *L'Amour*, ce sont : l'amour-passion, l'amour-goût, l'amour-physique et l'amour de vanité.

Regardons ce qu'il a noté dans son journal du 20 septembre 1822, juste après la parution de *L'Amour*.

Ce qui suit est le premier travail sur *l'Amour*. Je croyais que 4 ou 8 pages renfermeraient all my ideas. Depuis un mois, cela est printed en 500 pages in-12. 29 décembre 1819, day of genius.

De l'Amour

Il y a quatre espèces d'amour ; [...]  
etc., etc<sup>(1)</sup>.

Si ce qu'il qualifie de génial, c'était seulement l'idée d'écrire ses souvenirs amoureux sous forme d'un traité, Stendhal n'aurait pas cru que 4 ou 8 pages lui suffisaient<sup>(2)</sup>. Tout porte à croire que Stendhal a en tête une sorte de théorie. Aussi

a-t-on l'impression que, si Stendhal appelle *Day of genius* le 29 décembre 1819, c'est parce que l'idée de la classification en quatre lui paraissait lumineuse.

Examinons maintenant de plus près, ces quatre amours en question. Désormais nous nous référerons principalement à l'explication donnée au chapitre premier de *l'Amour*.

## II.

D'abord, l'amour-passion.

Voici les exemples d'amour-passion qui figurent dans le chapitre premier de *l'Amour* :

1° L'amour-passion, celui de la religieuse portugaise, celui d'Héloïse pour Abélard, celui du capitaine de Vésel, du gendarme de Cento<sup>(3)</sup>.

On peut d'abord remarquer que les amants que Stendhal a cités ont tous fait quelque sacrifice de leur intérêt personnel, de leur intérêt immédiat pour l'être aimé. Héloïse refuse le bonheur conjugal et souhaite rester la maîtresse d'Abélard<sup>(4)</sup>. Elle restera fidèle à son amant toute sa vie, dans la solitude du couvent<sup>(5)</sup>. L'amant de la dame que le baron de Besenval a rencontrée à Vésel sacrifie son désir pour respecter le souhait de celle qu'il aime<sup>(6)</sup>. Le baron dit qu'il est martyr de l'amour-propre de sa maîtresse<sup>(7)</sup>.

Mais il y a quelque chose de plus fort, de plus extraordinaire qu'un simple sacrifice dans l'amour-passion. La religieuse portugaise, par exemple, que symbolise-t-elle? En fait tout au long des *Lettres Portugaises* elle ne fait que regretter l'amour déjà perdu. Elle maudit son amant infidèle. Cependant, bien que l'amour ne soit jamais que la source de l'angoisse, du malheur, elle ne veut pas que sa passion amoureuse la quitte. Elle termine sa première lettre par une singulière imploration : « Adieu, je n'en puis plus. Adieu, aimez-moi toujours, et faites-moi souffrir encore plus de maux<sup>(8)</sup>. » En un mot, la douleur de l'amour lui est plus chère que la tranquillité de l'âme. L'amour devient quelque chose d'incontrôlable. C'est, si j'ose dire, plutôt qu'un sacrifice de soi, un oubli ou une perte de soi.

La forme ultime de l'amour-passion semble donc se manifester dans le cas de la maîtresse du gendarme de Cento. Cette anecdote amoureuse ne semble pas très connue. Avec celle du capitaine de Vésel, Stendhal lui-même semble l'avoir vite

oubliée<sup>(9)</sup>. Aucune édition de *L'Amour* en rapporte le détail. Citons la brève note de l'édition Classiques Garnier : « [...] dans les premières années du XIXe siècle, un gendarme de Cento, province de Ferrare, emprisonné à la demande des parents de la jeune fille qu'il avait séduite, reçut de celle-ci du poison, et tous les deux, chacun d'un côté de la fenêtre grillée du cachot, s'étaient empoisonnés<sup>(10)</sup> ». Apparemment l'éditeur n'accorde guère d'importance à cet épisode. Mais en fait, dans les rapports de Nerio Malvezzi et de Feruccio Lanfranchi sur cette histoire d'amour tragique, il y a un trait qui attire notre attention. La jeune fille, Rosa Vancini, surnommée « la Bella Rosina », a en fait avalé le poison, mais : « sentant que le poison était trop amer, elle l'a craché, avant de rentrer chez elle en courant<sup>(11)</sup>. » Le chroniqueur nous apprend que, tandis que Grasseli, le gendarme de Cento, est mort en très peu de temps, pour sauver la jeune fille, on a vite appelé des médecins qui lui ont donné tous les remèdes possibles. Malgré tous ces efforts, elle est morte huit jours après<sup>(12)</sup>.

N'était-ce pas ce trait qui subsistait dans la mémoire de Stendhal? Le texte de la chronique montre bien la surprise des contemporains devant cette mort qui n'a d'autre cause apparente que l'amour. La Bella Rosina est morte uniquement parce qu'elle a perdu son objet d'amour.

Stendhal ne manque pas, par la suite, de citer des exemples analogues. Au chapitre LIII de *L'Amour* un Arabe de la tribu de Azra se vante de connaître « dans [sa] tribu trente jeunes gens que la mort a enlevés, et qui n'avaient d'autre maladie que l'amour<sup>(13)</sup>. » Dans le même livre on trouve encore l'exemple d'une cristallisation excessive qui a provoqué la mort chez un homme qui n'avait jamais vu l'objet de son amour<sup>(14)</sup>.

A ce propos, on ne peut manquer de penser à la mort inattendue de Mme de Rênal après l'exécution de Julien Sorel. Les circonstances de la mort de Mme de Rênal et de la jeune fille de Cento présentent une analogie remarquable :

Mme de Rênal fut fidèle à sa promesse. Elle ne chercha en aucune manière à attenter à sa vie ; mais, trois jours après Julien, elle mourut en embrassant ses enfants<sup>(15)</sup>.

Cette mort peu vraisemblable n'est autre, pour Stendhal, que la preuve qu'elle aimait Julien de l'amour-passion. Il en va de même pour les morts successives de Fabrice et de Sanseverina dans le dernier chapitre de *La Chartreuse de Parme*<sup>(16)</sup>.

Il y a une quarantaine d'années, Emile Talbot a récapitulé les choix qui se présentaient aux héros stendhaliens quand leur amour devenait impossible. Le premier, c'est le suicide. Exemples : Octave de Malivert, Mina de Wanghel, etc. ; le deuxième, c'est de se réfugier dans la vie solitaire d'un couvent ou d'un monastère, comme Armance ou Fabrice del Dongo. Mais il existe une troisième voie, pas un choix celui-ci : « Ne pouvant renoncer à la vie ni par couvent ni par le suicide, ils meurent, ils se laissent mourir<sup>(17)</sup>. » La maîtresse du gendarme de Cento est un bon exemple de cette dernière catégorie.

Devant ces cas ultimes on peut se demander si le seul amour peut vraiment amener la mort biologique. L'idée est trop romanesque<sup>(18)</sup>. Ce qui est important pour la conception stendhalienne de l'amour-passion, c'est que celui-ci constitue, au moins à première vue, un paradoxe par rapport à la philosophie dite utilitariste d'Helvétius, qui est le premier maître de la philosophie de Stendhal. Mais celui-ci le critique tout de même pour ne pas avoir saisi ce que Stendhal appelle « la différence entre notre intérêt réel et notre intérêt apparent »<sup>(19)</sup>. Dans *De l'Amour*, Stendhal, tout en respectant ce qu'il appelle le « principe d'Helvétius », va plus loin que son maître, en employant le terme « plaisir » au lieu de celui d'« intérêt » :

Le principe d'Helvétius est vrai même dans les exaltations les plus folles de l'amour, même dans le suicide. Il est contre sa nature, il est impossible que l'homme ne fasse pas toujours, et dans quelque instant que vous vouliez le prendre, ce qui dans le moment est possible et lui fait le plus de plaisir<sup>(20)</sup>.

Ici, l'analogie entre l'amour et la maladie s'avère donc doublement pertinente chez Stendhal. Premièrement parce que l'amour « naît et s'éteint sans que la volonté y ait la moindre part<sup>(21)</sup> ». Deuxièmement parce qu'il peut amener la destruction de la vie organique<sup>(22)</sup>. Le sacrifice dans l'amour peut ainsi constituer un plaisir pour celui qui aime. Pour citer une phrase de Vauvenargues annotée par Stendhal : « Peut-être ne faisons-nous le bien que parce que notre plaisir se trouve dans ce sacrifice<sup>(23)</sup> ». En regard de ces lignes, Stendhal notait : « Justification d'H[elvétius]<sup>(24)</sup> ».

Ce n'est donc pas sans raison si Stendhal a fait paraître un article pour les lecteurs anglais, intitulé « Thoughts on the Philosophy of Helvetius » en avril 1822, juste après qu'il ait commencé à collaborer au *Paris Monthly Review*, et quatre mois avant la parution de *l'Amour*. Dans cet article, où est repris le même argument qu'au fragment no.XCI de *l'Amour* en évoquant les mêmes personnages, à savoir le prince Eugène de Savoie et Régulus, Stendhal affirme que l'homme ne peut pas ne pas obéir «

aux injonctions de son intérêt<sup>(25)</sup>.» Cet article, n'était-il pas destiné à annoncer la thèse fondamentale de sa prochaine publication, à savoir l'affirmation du fait que l'amour poursuit un plus haut degré d'intérêt?

L'amour peut donc prendre un aspect bizarre et faire agir les hommes contrairement à leur intérêt apparent ou immédiat. Alors comment expliquer ce phénomène contre nature? Selon Stendhal, c'est le résultat de la civilisation. Non seulement l'amour-passion, mais également tous les amours sont, selon Stendhal, un fruit, « un miracle » de la civilisation. Et il affirme que, dans une société civilisée, l'oubli de l'intérêt personnel pourrait produire paradoxalement le plaisir « sublime ».

### III.

Passons maintenant à la deuxième variation de l'amour. Je cite le texte de Stendhal :

2° L'amour-goût, celui qui régnait à Paris vers 1760, et que l'on trouve dans les mémoires et romans de cette époque, dans Crébillon, Lauzun, Duclos, Marmontel, Chamfort, Mme d'Epinaï, etc., etc.<sup>(26)</sup>

Voyons qui sont les auteurs ici cités, témoins des mœurs galantes du XVIII<sup>e</sup> siècle. Un passage intéressant d'un texte que Stendhal a préparé pour son deuxième *Racine et Shakespeare*, rédigé donc avant 1825, attire notre attention sur le fait que ces auteurs sont pour la plupart originaires de la bourgeoisie, et, en un sens, partisans de la cause de la nouvelle noblesse du XVIII<sup>e</sup> siècle. En parlant d'une nouvelle source de comique de ce siècle, Stendhal remarque : « Lorsque, vers 1720, les dissipations des grands seigneurs et le système de Law eurent enfin créé une bourgeoisie, il parut une troisième source de comique : l'imitation imparfaite et gauche des aimables courtisans. Le fils de M. Turcaret, déguisé sous un nom de terre, et devenu fermier général, dut avoir dans le monde une existence dont le modèle n'avait pas paru sous Louis XIV,[...] *Les Considérations sur les mœurs*, de Duclos, sont le *Code civil* de ce nouvel ordre de choses, dont les *Mémoires* de madame d'Epinaï et de Marmontel nous ont laissé une description assez amusante<sup>(27)</sup> ».

Le XVIII<sup>e</sup> siècle avait déjà avancé l'idée de la priorité du mérite sur le sang. Ce que prétend l'auteur des *Considérations sur les mœurs*, paru en 1751, c'est qu'en France l'uniformité des mœurs, plutôt que la naissance, constituait la noblesse :

Les mœurs font à Paris ce que l'esprit du gouvernement fait à Londres ; elles confondent et égalent dans la société les rangs qui sont distingués et subordonnés dans l'état. Tous les ordres vivent à Londres dans la familiarité, parceque[*sic*] tous les citoyens ont besoin les uns des autres ; l'intérêt commun les rapproche.

Les plaisirs produisent le même effet à Paris ; tous ceux qui se plaisent se conviennent, avec cette différence que l'égalité, qui est un bien quand elle part d'un principe du gouvernement, est un très grand mal quand elle ne vient que des mœurs, parceque cela n'arrive jamais que par leur corruption<sup>(28)</sup>.

Mais Duclos fait une apologie des Français :

C'est le seul peuple dont les mœurs peuvent se dépraver, sans que le fond du cœur se corrompe, ni que le courage s'altère ; [...]<sup>(29)</sup>

Et voici un passage du même livre que Stendhal transcrit lui-même dans son cahier en novembre 1813 :

La politesse marque l'homme de naissance ; les plus grands sont les plus polis... Cette politesse est le premier signe de la hauteur... La politesse prouve l'éducation soignée et qu'on a vécu dans un monde choisi<sup>(30)</sup>.

Stendhal se moque de l'excès du souci de convenance du temps de madame d'Epinay, où « il y avait la manière approuvée et du bon goût de mourir, de se marier, de faire banqueroute, de tuer un rival, etc. »<sup>(31)</sup>

Stendhal fait une brève mention sur les *Mémoires* de Lauzun, un des auteurs de l'amour-goût :

*Les Mémoires* de Lauzun [...] la couleur seule est ou paraît fausse. Je dis paraît, car peut-être Lauzun avait-il l'habitude d'écrire ainsi<sup>(32)</sup>.

L'intéressant, c'est que Stendhal admet une certaine sincérité chez Lauzun, bien que son style paraisse affecté, en pensant que Lauzun n'était pas conscient de son défaut. Autrement dit, il pense que pour Lauzun l'affectation était un comportement nécessaire mais que celle-ci était tellement enracinée en lui qu'il n'en était pas conscient.

Revenons à l'explication de l'amour-goût du chapitre premier de *L'Amour* :

C'est un tableau où jusqu'aux ombres, tout doit être couleur de rose, où il ne doit entrer rien de désagréable sous aucun prétexte, et sous peine de manquer d'usage, de bon ton, de délicatesse, etc. Un homme bien né sait d'avance tous les procédés qu'il doit avoir et rencontrer dans les diverses phases de cet amour ; [...] <sup>(33)</sup>.

Il est à remarquer que, selon Stendhal lui-même, l'amour-goût est de la même nature que l'amour-passion. Dans la première esquisse de *L'Amour* il précise : « Quand une fois nous connaissons parfaitement l'amour-passion, l'amour-goût qui n'en est qu'une diminution, qu'une nuance affaiblie, sera facile à connaître. » <sup>(34)</sup>

Si l'amour-passion ne connaît aucune barrière quand il s'épanche, la démarche de cette deuxième sorte d'amour est délimitée, prescrite. L'amour-goût relève d'une contrainte sociale sous le règne de Louis XV, au même titre que le protocole dans la cour de Louis XIV. Dans le chapitre dernier de *L'Histoire de la Peinture en Italie*, parue deux ans avant qu'il ait conçu *De l'Amour*, en parlant d'une « politesse cérémonieuse », Stendhal précise en note : « manières espagnoles en France sous Louis XIV, ensuite siècle de Louis XV, romans de Duclos et de Crébillon, [etc.] <sup>(35)</sup> ». L'amour-goût est formalisé. C'est un code pour s'intégrer dans la classe supérieure (L'amour-goût sans code, ce serait l'amour-passion à l'état pur).

C'est cette « restriction du champ » qui caractérise l'amour-goût. Ceux qui sont nés nobles ne pensent pas, ne peuvent pas penser de choses basses <sup>(36)</sup>; quand c'est l'observation d'un code qui est le critère de la noblesse, on s'efforce de ne pas voir certains aspects de la société, du commerce des hommes. Citons une phrase de *L'Histoire de la peinture en Italie* : « En 1770, un gentilhomme insulté par un paysan ne devrait pas le rosser avec effort, mais comme en se jouant (et Stendhal ajoute en parenthèse) "voir Crébillon fils" <sup>(37)</sup> ».

L'amour-goût est aussi la spécialité des Parisiens, que Stendhal qualifie souvent, d'« étioles », ce qui veut dire dans son langage : qui a perdu le courage de voir les évidences de la raison. L'épisode célèbre qui figure dans *les Souvenirs d'égotisme*, au cours duquel Destutt de Tracy et Thurot restent bouche bée face à une mesure politique trop radicale que propose un jour Henri Beyle illustre bien cet étiolement des Parisiens <sup>(38)</sup>. On comprend que, en évoquant cette anecdote Stendhal peut se persuader que Tracy, fondateur de l'« idéologie », avait par son origine noble et parisienne un

esprit borné qui le rendait inaccessible à son *De l'Amour*, de même qu'à la théorie stendhalienne de l'amour. Stendhal, malgré dix ans de fidélité au salon de Tracy n'est pas parvenu à se faire comprendre. En voyant comment il se venge de l'incompréhension de Tracy dans *les Souvenirs d'égotisme*, nous sommes invités à croire que Stendhal est sérieux quand il déclare que *De l'Amour* est « un livre d'idéologie »<sup>(39)</sup>.

#### IV.

Passons à l'amour-physique. Rien ne paraît plus évident que cette troisième sorte d'amour. Cependant l'auteur avait senti le besoin de l'éclaircir par un passage quelque peu osé tiré de Duclos mais qu'il a fini par enlever du texte définitif, que voici :

J'avais lu quelques romans, dit le jeune comte de ... parlant de la marquise d'Arblay, j'avais lu quelques romans, et je me crus amoureux. Le plaisir pour un enfant de 17 ans d'être caressé par une femme aimable et l'impression que font à cet âge... [...] -- J'en suis enchanté, répondis-je avec vivacité. -- Eh bien, nous souperons ensemble, personne ne viendra nous interrompre et nous causerons en liberté. Elle accompagna ce discours du regard le plus enflammé. -- Je ne sais pas trop causer, lui dis-je, mais pourquoi ne me permettez-vous plus de vous embrasser comme à la campagne? -- Pourquoi? reprit-elle, c'est que lorsque vous avez une fois commencé vous ne finissez point.

Je lui ai promis de m'arrêter quand elle en serait importunée, et un silence m'autorisant, je la baisai, je touchai sa gorge avec des plaisirs ravissants. Mes désirs s'enflammaient de plus en plus, la marquise par un tendre silence autorisait toutes mes actions ; enfin...<sup>(40)</sup>

On peut alors se poser la question suivante : si ce livre *De l'Amour* n'avait aucune signification au point de vue théorique et qu'il était juste destiné à être lu par la femme qu'il aimait, l'auteur aurait-il vraiment pensé à y mettre une citation si imprudente?<sup>(41)</sup>

L'amour-physique, c'est un amour qui consiste à tenter d'assouvir ses pulsions corporelles causées par un individu précis. Il faut bien noter que les termes « amour-physique » et

« plaisir physique » sont soigneusement distingués dans le texte de *l'Amour*. La possibilité du plaisir physique est en fait une chose commune aux quatre amours<sup>(42)</sup>.

Ici la conception stendhalienne de l'amour est à rapprocher de celle de Destutt de Tracy. Voyons un passage du dernier chapitre de ses *Eléments d'idéologie*, intitulé précisément « De l'amour » :

[...] il [=l'amour] vit de préférence, il n'est pas toujours déterminé par la seule beauté ; le plaisir d'aimer et d'être aimé y a autant ou plus de part que celui de jouir. La preuve en est que la jouissance forcée est très-imparfaite ; elle est même physiquement pénible ; et la jouissance trop partagée ou trop facile est sans saveur parce qu'elle ne prouve pas le sentiment. Le consentement est donc un de ses charmes ; la sympathie, un de ses plus grands plaisirs<sup>(43)</sup>.

D'après Tracy lui-même, pour qui l'amour veut dire fondamentalement l'amour-physique<sup>(44)</sup>, l'activité humaine réclame la « sympathie », y compris cet amour-physique ; le besoin de sympathiser, c'est ce qui fait pendant à l'instinct de conservation. Celui-là contrebalance celui-ci. D'une part pour sa propre conservation chaque être humain doit être sur ses gardes, se méfier des autres ; mais d'autre part, en tant qu'être social, chaque individu ne peut pas se passer du mouvement contraire, qui l'attache à ses semblables<sup>(45)</sup>.

Pour Stendhal le mot sympathie implique une autre connotation ; c'est un sentiment qui rend invisible son intérêt direct. Exemple : le peuple romain au temps de Camille, rapporté par Tite-Live. Citons un passage de son journal du 19 janvier 1818 :

Au lieu de se livrer à sa propre passion, il [peuple romain] sent de la sympathie pour la passion qui agite son ennemi et qui l'agite à son dam<sup>(46)</sup>.

La sympathie, c'est ce qui ôte le courage ou l'agressivité qui relève directement de l'instinct de conservation. Or cette perte du courage est un phénomène commun à tous les amours, également produits de la civilisation<sup>(47)</sup>. Les fins, seules, diffèrent. Pour l'amour-passion, le but, c'est la sympathie qui détruit parfois l'instinct de conservation, tandis que l'amour-goût c'est l'observation d'un code. Dans l'amour-physique ce sont les pulsions physiques qui sont excitées et demandent à être satisfaites<sup>(48)</sup>.

Stendhal dit que tous les amours sont le « miracle de la civilisation<sup>(49)</sup>.» Il veut dire par là que : dans une société plus ou moins civilisée, l'instinct d'auto-défense subsiste sous forme de pudeur, et que celle-ci contribue à augmenter le pouvoir de l'imagination<sup>(50)</sup>. Et à son tour c'est l'imagination, qui est la mère de tous les amours, même de l'amour-physique<sup>(51)</sup>.

Mais l'excès de civilisation a fait naître aussi une forme vicieuse d'amour, qui est l'amour de vanité.

## V.

De l'amour de vanité, nous ne parlerons pas beaucoup ici. La vanité, c'est ce que Stendhal n'a pas cessé de combattre toute sa vie. Disons simplement que, à la différence de l'amour-goût, défini comme imitation de l'allure noble, l'amour de vanité n'est qu'une simulation de l'amour même. L'objet même de l'amour de vanité n'est jamais la cause de ce prétendu amour. C'est-à-dire que, dans cet amour, le stimulus ne correspond pas à la réponse. L'amour de vanité se définit donc par le « geste » même d'appeler amour ce qui n'en est pas un<sup>(52)</sup>.

Héloïse vous parle de l'amour, un fat vous parle de son amour, sentez-vous que ces choses n'ont presque que le nom de commun? C'est comme l'amour des concerts et l'amour de la musique<sup>(53)</sup>.

Pour conclure cette communication, je voudrais insister sur le fait que, ainsi envisagée, cette classification de l'amour par Stendhal a toujours quelque chose à nous dire. Destutt de Tracy, dans son *De l'Amour*, traite du phénomène de l'amour relativement au besoin de reproduction<sup>(54)</sup>. Stendhal, lui, se consacre ici entièrement à l'étude sur l'idée de l'amour qu'on conçoit dans la société. Si l'objectif de Tracy, d'après ce qu'il dit lui-même, c'est de nous faire « une description exacte et circonstanciée de nos facultés intellectuelles, de leurs principaux phénomènes, et de leurs circonstances les plus remarquables, en un mot de véritables éléments d'idéologie<sup>(55)</sup> », et l'objet de l'idéologie, c'est « de [nous] faire connaître en détail ce qui se passe en [nous] quand nous pensons, parlons, et raisonnons<sup>(56)</sup> », Stendhal ne s'est-il pas montré encore plus « idéologue », ou plus phénoménologue que son maître? *De l'Amour* de Stendhal, enfant naturel de l'idéologie, n'est-il pas enfin légitimé?

## NOTES

Le présent article s'inspire de mon manuscrit pour une communication faite en 1993 à Tokyo, qui n'a jamais été imprimé depuis. Il faut dire que, aujourd'hui, il me semble plus probable que Stendhal s'est complètement trompé sur l'identité du capitane de Vesel (cf. *De l'amour*, édition japonaise, éditée par Mme Keiko Sugimoto, Iwanami, Tokyo, 2\*\*\*); quant au sujet de l'amour-physique je suis obligé d'admettre que, après la série de communications sur « Stendhal et Métilde » par M. Shigeru Shimokawa pour la Société japonaise des études stendhaliennes, mon argument semble moins soutenable ; néanmoins je trouve que les arguments de 1993 résistent encore assez bien, après vingt-cinq ans du développement des études stendhaliennes, de sorte que j'ai le plaisir ici de les présenter à l'usage des jeunes amateurs de Stendhal, grâce au comité de rédaction de/ *Studies and essays. Language and literature* de l'université de Kanazawa, auquel je voudrais remercier infiniment. Je voudrais aussi présenter mon remerciement, pour une raison personnelle, à Pauline Emilienne, que je n'ai jamais rencontrée. Février 2019.

(1) Stendhal, *Journal V*, Cercle du Bibliophile, p.8.

(2) Pendant la rédaction il était moins optimiste. Le 26 mars 1820, il écrivait à Mareste : « Vous recevrez *l'Amour*. C'est un bavardage qui formera soixante-dix pages in-18, [...] » (*Correspondance I*, Pléiade, 1963, p.1015) Et il notait dans son journal au premier juillet 1820 : « je comptais écrire 30 pages, j'en suis à 385. » (*Œuvres intimes II*, Pléiade, 1982, p.47)

(3) *De l'Amour*, ch.I, Classiques Garnier, 1959, p.5. Dans le chapitre XL de *l'Amour* c'était la seule Julie d'Étanges, héroïne de *La Nouvelle Héloïse* qui est citée comme représentant de l'amour-passion.

(4) « Il y a deux sacrifices dans l'histoire d'Héloïse qui ont pu être bien grands : Le premier, quand elle fit découvrir à Abélard le secret de sa naissance ; Le deuxième quand, pour l'avantage d'Abélard, elle refusa pendant si longtemps de l'épouser et nia si vivement ce mariage une fois qu'il fut fait. » (Journal du 17 janvier 1805, in *Œuvres intime I*, Pléiade, 1981, p.186.)

(5) Un autre trait significatif : après la calamité qu'a subie Abélard, Héloïse reste en définitive dans l'impossibilité de la jouissance physique.

(6) Bruno Pincherle, « In margine a *De l'amour : Il capitano di Vésel e il gendarme di Cento* » in *Aurea Parma*, no.2 juillet-décembre 1950, p.24-50.

(7) *Contes de M. le baron de Besenval*, avec une notice bio-bibliographique par Octave Uzanne, Paris, A.Quantin, 1881, p.228.

(8) *Lettres portugaises, traduites en français*, Garnier-Flammarion, 1983, p.73.

(9) « Les amis de M. Beyle lui ont demandé souvent qui étaient ce capitaine et ce gendarme ; il

répondait qu'il avait oublié leur histoire. P[rosper] M[érimée]. » (note de l'édition de 1853 de *l'Amour*, citée dans l'édition Classiques Garnier, p.414)

(10) Note d'Henri Martineau. Classiques Garnier, 1959, p.414.

(11) « [...] sentendola molto amara, la sputò fuori e poi si pose in fretta a correre a casa, [...] » (F[eruccio] L[anfranchi], « Stendhal e il "gendarme di Cento" », in *La Lettura*, vol.36, 1936, p.v., Bruno Pincherle, *art. cit.*, p.27.)

(12) « La Vancini, invece, sembrava migliorare. Fu curata con tutti i rimedi di cui poteva allora disporre la scienza, ma invano. Ella si spense otto giorni dopo. » (*Ibid.*)

(13) *De l'Amour*, ch.LIII, p.196.

(14) *De l'Amour*, fragment 164, p.302.

(15) *Le Rouge et le Noir*, II, ch.XLV, Classiques Garnier, 1973, p.489.

(16) « La comtesse en un mot réunissait toutes les apparences du bonheur, mais elle ne survécut que fort peu de temps à Fabrice, qu'elle adorait, et qui ne passa qu'une année dans sa Chartreuse » (*La Chartreuse de Parme*, ch.XXVIII, Classiques Garnier, 1973, p.537)

(17) Emile Talbot, « Remarques sur la mort de Madame de Rênal » in *Stendhal Club*, No.59, 15 avril 1973, p.252. Cf. « Le véritable amour rend la pensée de la mort fréquente, aisée, sans terreurs un simple objet de comparaison, le prix qu'on donnerait pour bien des choses. (*De l'Amour*, fragment no.XLVI, p.252)

(18) La mort de la Belle Rosina serait-elle due, en fait, à la fausse-couche? « Prima di morire, [...] diede alla luce un fanciullo che morì unitamente con la madre, frutto infelice di cosifatto amore. » (F[eruccio] L[anfranchi], *art.cit.*, p.v.)

(19) Note de janvier 1804 dans *Journal littéraire I*, Cercle du Bibliophile, p.283. Cf. lettre à Mareste : « Helvétius a eu parfaitement raison lorsqu'il a établi que le principe d'utilité ou l'intérêt était le guide unique de toutes les actions de l'homme. Mais, comme il avait l'âme froide, il n'a connu ni l'amour, ni l'amitié, ni les autres passions vives qui créent des intérêts nouveaux et singuliers. » (*Correspondance I*, 13 novembre 1820, à Mareste. Pléiade, p.1044. Stendhal souligne.)

(20) *De l'Amour*, fragment XCI, p.265. « [...] il aurait dû ne jamais employer le mot intérêt et le remplacer par les mots plaisir ou principe d'utilité. (*Correspondance I*, 13 novembre 1820, à Mareste. p.1044. Stendhal souligne.)

(21) *Ibid.*, ch.V, p.16.

(22) Claude Liprandi prétend que Stendhal traite de l'amour physiologiquement, plutôt comme médecin que comme idéologue. (*Au cœur du Rouge, l'affaire Lafargue et le Rouge et le Noir*, Grand-Chêne, 1961, p.232.)

(23) *Journal littéraire III*, p.332.

(24) *Ibid.*

- (25) « Pensées sur la philosophie d'Helvétius », paru en avril 1822 dans *Paris Monthly Review* ( *Chroniques pour l'Angleterre*, tome I, Publications de l'Université de Grenoble, 1980, p.87.)
- (26) *De l'Amour*, ch.I, p.5.
- (27) « De l'Etat de la société par rapport à la comédie, sous le règne de Louis XIV », in *Racine et Shakspeare*, Cercle du Bibliophile, p.195-196.
- (28) Duclos, *Les Considérations sur les mœurs de ce siècle*, in *Œuvres complètes* de Duclos, t.I, Slatkine (réimpression de l'édition de Paris, 1820-1821), 1968, p.15.
- (29) *Ibid.*, p.17.
- (30) *Ibid.*, p.34-35. cf. Stendhal, *Journal littéraire II*, p.436.
- (31) « De la moralité de Molière » in *Racine et Shakspeare*, p.220-221, et aussi p.165 : « Du temps de madame d'Epinau ou madame Campan, aucune action ne pouvait se produire sans un mélange de vanité, qui arrivait sous le nom de convenable. « Ma petite nièce va mourir ; je me souviens qu'il est convenable de suspendre toutes les leçons de mes filles. » -- Je voudrais, moi, qu'au moment où les maîtres arrivent, on n'eût pas le courage de prendre leçon. -- « Mais, si je ne faisais pas la chose convenable, que diraient amis, parents, domestiques, etc.?...»
- (32) *Chronique pour l'Angleterre*, tome I, p.295. L'article est daté de Paris, le 5 août 1822.
- (33) *De l'Amour*, ch.I, p.5-6.
- (34) *Ibid.*, p.413. Cette première définition de l'amour-goût, croyons-nous, reste valable dans tout le texte définitif de *L'Amour*. Sinon, on aurait peine à voir la pertinence à le distinguer avec l'amour de vanité.
- (35) *L'Histoire de la Peinture en Italie*, tome II, ch.CLXXXIV, Cercle du Bibliophile, p.323 note.
- (36) C'est pour cela que Julien Sorel envie les gens « bien nées ». *Le Rouge et le Noir*, II, ch.X, p.289.
- (37) *L'Histoire de la Peinture en Italie*, tome II, ch.CXXIII, p.136.
- (38) *Souvenirs d'égotisme*, ch.V, Cercle du Bibliophile, p.58-59.
- (39) *De l'Amour*, ch.III note, p.13.
- (40) Le passage est de *Les Confessions* du comte de \*\*\* (1741), cité dans *De l'amour*, notes, p.415. ( Voir *Romanciers du XVIIIe siècle*, tome II, Pléiade, 1965, p.203)
- (41) Le souci de la décence ennuie toujours le Stendhal théoricien. Voir du soin qu'il a mis concernant le chapitre « Des Fiasco » (*De l'Amour*, édition citée, p.512-513). Pour un épisode dans le chapitre XXVI, Stendhal s'excuse : « On me conseille de supprimer ce détail : « Vous me prenez pour une femme bien leste, d'oser conter de telles choses devant moi. » » (p.67)
- (42) *De l'Amour*, ch.I, p.7 : « Le plaisir physique, étant dans la nature, est connu de tout le monde, [...] » etc. Cf. « L'amour-passion, l'amour véritable est sensuel dans son essence, et, si nous en pouvions douter, il suffirait de nous remémorer les exemples que citait Stendhal : les lettres d'Héloïse à Abélard et de la Religieuse portugaise à Chamilly. [...] on ne peut guère concevoir que le désir en soit absent. Or,

la sensualité de Stendhal paraît extrêmement courte, [...] (Léon Blum, *Stendhal et le beylisme*, Albin Michel, 1947, p.152)

(43) *Eléments d'idéologie*, tome IV, 1815, p.571. Tracy souligne.

(44) Pour Helvétius aussi bien que pour Destutt de Tracy, l'amour veut dire avant tout l'amour-physique.

(45) Destutt de Tracy, *Eléments d'idéologie*, tome IV, p.561-564.

(46) Journal du 19 janvier 1818, *Œuvres intimes I*, Pléiade, p.3. Stendhal s'était rendu compte depuis longtemps que la « gloire du conquérant » est difficile à expliquer par la théorie d'Helvétius.

(47) Etant le fruit de la civilisation, tous les amours, selon Stendhal, font perdre l'agressivité. Nous pouvons citer ici un mot sur le caractère d'Henri Beyle de la bouche d'une de ses maîtresses : « Recevoir et jamais prendre. » Cf. « [...] l'on a du courage envers ce qu'on aime, qu'en l'aimant moins » (*De l'Amour*, ch.XXIV, p.58.) « On peut avoir de courage envers ce qu'on aime qu'en l'aimant moins. » (*De l'amour*, fragment no.XLVII, p.252.)

(48) « Dans une société très avancée, l'amour-passion est aussi naturel que l'amour-physique chez des sauvages. M[étilde]. » (*De l'Amour*, fragment no.CVI, p.276)

(49) *De l'Amour*, ch.XXVI : « De la Pudeur », p.65. Selon Stendhal, « la perfection de la civilisation serait de combiner tous les plaisirs délicats du XIXe siècle avec la présence plus fréquente du danger. Il faudrait que les jouissances de la vie privée pussent être augmentées à l'infini en s'exposant souvent au danger. » (*De l'Amour*, ch.XLI, « Des nations par rapports à l'amour. De la France », p.141)

(50) *De l'Amour*, ch.XXVI : « De la Pudeur », p.65.

(51) *Ibid.*

(52) A l'occasion de transcription de la première idée de *De l'Amour*, Stendhal a failli mettre « trois espèces d'amour » au lieu de « quatre » (cf. Charles Simon : « Nouveaux inédits de Stendhal » in *Editions du Stendhal Club*, no.28, 1930, p.16.).

(53) *De l'Amour*, fragment CLVII, p.299. Imaginez la gêne langagière qu'éprouvait l'auteur dans un passage comme ceci : « Le cas le plus heureux de cette plate relation [= l'amour de vanité] est celui où le plaisir physique est augmenté par l'habitude. Les souvenirs la font alors ressembler un peu à l'amour ; [...] » (*De l'Amour*, ch.I, p.6. Nous soulignons.)

(54) « Le besoin de la reproduction, au moins dans l'espèce humaine, est le plus violent de tous quand il se fait sentir dans toute sa force. Il fait taire dans certains moments, même celui de la conservation. [...] Cependant ce désir si véhément n'est point encore l'amour ; [...] » (*Eléments d'idéologie*, tome IV, p.568-570)

(55) Destutt de Tracy, *Projet d'Eléments d'idéologie* (tome premier des *Eléments d'idéologie*), Paris, an IX, p.4.

(56) *Ibid.*, p.31. Revendication de Stendhal : « Si l'idéologie est une description détaillée des idées et de toutes les parties qui peuvent les composer, le présent livre est une description détaillée est minutieuse

de tous les sentiments qui composent la passion nommée amour. (ch.III, note, p.13) Reste à préciser s'il a continué d'être idéologue ou pas jusqu'au bout du texte de *l'Amour*. D'après Claude Liprandi, « au début de son livre, Stendhal se montre certes idéologue et sensualiste lorsqu'il définit l'amour : [...]. Mais, pour tout le reste de son ouvrage il parle beaucoup moins en philosophie qu'en médecin. Il oublie les sens et la sensation pour l'« anatomie », l'« anatomie comparée », les « lois physiques » : [...] ( *Op. cit.*, p.232)